

**Albert Cohen**  
**LE LIVRE DE MA MÈRE**

Paris, Gallimard, coll. « Folio » (561), 2011 [1974, 1954], 178 p.

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

Au début du XXVII<sup>e</sup> chapitre, l'un des derniers du *Livre de ma mère*, Albert Cohen exhorte le lecteur de façon insistante à profiter du temps que le sort impartit à sa mère : « Fils des mères encore vivantes, n'oubliez plus que vos mères sont mortelles. Je n'aurai pas écrit en vain, si l'un de vous, après avoir lu mon chant de mort, est plus doux avec sa mère, un soir, à cause de moi et de ma mère. » Je propose une lecture où une large place est accordée à la voix du narrateur.

Retournons au début du livre, dont le titre originel a été « Chant de mort », divisé en quatre parties, rédigées avant et pendant le séjour de l'auteur à Londres, en pleine guerre. Cohen travaillait alors à la mise en œuvre du futur État d'Israël. Elles ont été publiées en 1943 et 1944 dans *La France Libre*. Semblable dans sa facture aux autres œuvres de Cohen, *Le Livre de ma mère* est un récit polysémique, au style et au vocabulaire immédiatement reconnaissables, comme dans la citation suivante, tirée du début du premier chapitre, qui résume la situation de l'écrivain. Il dit n'être chez lui que dans les livres, se tenir loin du monde extérieur, et malgré ses précautions, se sentir livré aux « salauds » qu'il ne veut pas identifier, mais qui sont des « crétins cultivés » auxquels il réserve la plus féroce ironie, sur laquelle je reviendrai plus loin : « Oui, mes mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. Mais ils ne me rendent pas ma mère. » Du début à la fin du livre, sa mère est omniprésente, son souvenir demeure ineffaçable. (Pourtant, il ne l'appelle pas une seule fois par son nom.) Quand Louise Judith Ferro, d'origine italienne, succombe à une défaillance cardiaque le 10 janvier 1943, à Marseille, son fils unique ne peut se rendre à son chevet, un « manquement » qu'il se reprochera jusqu'à sa mort.

Cette mère d'exception est une femme modeste, en admiration devant le génie de son fils pour qui elle est et reste « Maman ». Ce qui fait d'elle la représentante de toutes les mères juives, la *yiddishe mame* par excellence, et peu importe si la famille

est nombreuse ou non. Depuis l'enfance, elle accourt s'il l'appelle, lui prodigue ses soins, lui parle, lui raconte ses interminables histoires de famille. Quand il publie son premier roman, *Solal* (1930), elle lui dit ce que sont pour elle ses « fables », des « centaines de pages sorties du cerveau. Quelle merveille du monde ! » Et de remercier Dieu de lui avoir accordé cet enfant brillant. Peu chaut à Albert qu'elle n'ait jamais saisi la portée de ses romans et poèmes, tous inscrits dans le courant de la littérature juive de l'entre-deux-guerres. Le fils sait combien ses romans — Régine Robin dirait « roments » — sont redevables à l'héritage de ses parents et à leur perception du monde des *gentils*. Depuis l'école, ses camarades de classe lui ont fait sentir sa différence : il parle français avec un fort accent oriental, son imaginaire se nourrit de l'enfance passée à l'île de Corfou et de sa langue maternelle, le dialecte des Juifs vénitiens, installés depuis longtemps sur cet ancien territoire de la Sérénissime. En 1900, après un pogrom, ses parents décident de s'exiler à Marseille. Marc Cohen, le père, y établit un commerce d'œufs et d'huile d'olive ; Albert fréquente une école privée gérée par des religieuses. Du jour au lendemain, l'enfant est jeté dans le monde inconnu de l'Occident. Son principal point d'ancrage est et demeure sa mère.

Louise Cohen se déclare heureuse de vivre dans un environnement moins hostile aux Juifs que son île d'origine — jusqu'au moment où un livreur traite son fils de « youpin », un épisode relaté dans un autre récit autobiographique, *Ô vous, frères humains* (1972). Cependant, elle met son fils en garde contre la séduction qu'exercent sur lui les *goïm* et, particulièrement, les jeunes filles chrétiennes, un trait qui se retrouve également dans chaque roman cohénien. Pendant ses études en droit à Genève, suivies de cours en littérature, sa mère lui rend visite une fois l'an. Pour elle, il s'agit d'une ville et d'un pays paradisiaques, où tout est solide, où les citoyens respectent les lois, admirables au point où tous les gouvernements du monde devraient être guidés par des Suisses. Et son fils y occupe un poste important ! Naïve, elle lui demande : « Et dis-moi, mes yeux, cette situation que tu as au Bureau International du Travail [...] ? (« Attaché à la Division diplomatique », répondis-je. Elle rayonna.) Par conséquent, les douaniers ne peuvent rien contre toi, je suppose ? Tu passes et ils s'inclinent. Quelle merveille du monde ! » D'un côté, Louise est une ingénue désarmante. De l'autre, elle reste, sa vie durant, en dehors des cercles que fréquente Albert. Elle tente bien d'imiter un tant soit peu la façon de parler des amis du fils, mais ils lui restent étrangers, ils appartiennent à une autre « sphère ». Leur monde et leur comportement, celui de gens fortunés, lui seront inaccessibles à jamais.

Pendant onze mois, elle prépare son voyage à Genève. Inévitablement, elle commet des impairs dans cet univers inconnu, comme celui d'oser un appel téléphonique à quatre heures du matin chez ces « mondains invités » qu'il méprise pourtant (« ces crétins cultivés »). Même s'il sait que sa mère devait être inquiète, il lui reproche cette faute de tact et d'éducation. Elle pleure. Il s'agenouille, lui baise les mains, lui demande pardon, « qu'[elle] accorda avec tant de joie ». Un autre épisode, plus grave, implique une bévue d'Albert, qui l'a oubliée sur un banc public pendant qu'il était occupé auprès d'« une blondeur ». Ne pas l'avoir emmenée et d'avoir évité de la présenter aux autres invités lui donne (trop tard) d'intenses remords. Il voit clairement la situation de sa mère, celle d'une infinie solitude, mais ne change en rien son comportement : « Elle ne s'indignait pas d'être ainsi mise de côté. Elle ne trouvait pas injuste son destin d'isolée, son pauvre destin de rester cachée et de ne pas connaître mes relations, mes idiotes relations mondaines, cette sale bande de bien élevés. Elle savait qu'elle ne connaissait pas ce qu'elle appelait 'les grands usages'. Elle acceptait, bon chien fidèle, son petit sort d'attendre. » Il continue : « Lorsque, le lendemain soir, je m'en fus à une autre brillante réception, je n'emmenai pas ma mère. »

Jusqu'à la mort de Louise, Albert ne modifie pas son attitude narcissique. *Il a honte de sa mère*. Comme punition, il revivra la même solitude abyssale qu'elle, le monde du dehors le dégoûtera, il en aura assez des snobs, des m'as-tu-vus, qui, à l'instar de ses personnages romanesques, lui font sentir que, pour eux, il restera toujours l'étranger, le métèque brillant, sarcastique, critique, l'insoumis qui refuse de jouer un jeu auquel il prétendait ne pas croire. Contrairement à Elias Canetti, qui a consacré toute sa vie à interroger Dieu dans sa quête du pourquoi de notre condamnation à mort dès notre naissance, Albert Cohen résume en un seul paragraphe cette injustice, partagée avec son confrère séfarade d'origine bulgare : « Dis, Toi, là-haut [...] ô Juge de la monotone sentence [...], je Te dis qu'elle n'est pas drôle, Ta plaisanterie de nous donner cet effrayant et bel amour de la vie pour nous allonger ensuite, les uns après les autres, les uns auprès des autres, et faire de nous des immobiles que de futurs immobiles enfouissent sous terre comme de puantes saletés, des balayures trop répugnantes à regarder [...]. » Cette révolte contre la mort est reprise de façon conséquente dans la tétralogie cohénienne, de *Solal* aux *Valeureux*, en passant par *Mangeclous* et *Belle du Seigneur*. Ici, l'insoumission à la Loi divine est maintenue tout au long du livre par la colère du fils qui refuse d'accepter la disparition de sa mère et la sienne : en transgressant l'interdiction de

Dieu, Il nous a laissé toute liberté de découvrir le Temps, avec la Mort le maître d'œuvre de notre vie. En avançant inéluctablement en âge, Albert Cohen se mue en adulte, une condition qu'il refuse. Sa mère ne lui a jamais adressé de critique, elle a toujours exprimé son assentiment et son amour inconditionnels. Pourquoi « les autres », les « idiots cultivés », ne sont-ils pas aussi compréhensifs ? Pourquoi les femmes qu'il a séduites ne l'aiment-elles pas comme l'a fait sa Maman ? Au lieu de se raisonner, il continue sur le ton enfiévré d'un enfant désespéré : « Je ne veux pas qu'elle soit morte. Je veux un espoir, je demande un espoir. [...] Je n'ai plus de mère, je n'ai plus de Maman, je suis tout seul et sans rien et j'appelle vers Toi qu'elle a tant prié. *Donne-moi la foi en Toi, donne-moi la croyance en une vie éternelle.* Cette croyance, je l'achèterais au prix d'un milliard d'années en enfer. » (Je souligne.)

Regrets, auto-flagellations, vitupérations se succèdent. Parfois, quand il se relit, Cohen semble se résigner pendant un moment devant la mort de sa mère et accepter la vision d'un corps en décomposition, ces « horreurs souterraines ». À la manière du journal d'un homme incapable de se confier à quelqu'un qui l'aime, même autrement que sa mère (il a été marié trois fois), il tombe dans des fureurs subites mais raisonnées, usant d'une ironie tranchante, implacable, dirigée contre des personnages rencontrés lors de son travail aux bureaux genevois ou contre des confrères poètes et écrivains auxquels il voue un profond mépris. Pour les premiers, je vous suggère de lire les chapitres XI et XIV de *Belle du Seigneur* ; pour les seconds, je cite quelques extraits où il les qualifie de « faiseurs de chichis, prétentieux nains juchés sur de hauts talons et agitant le hochet de leurs rimes, si embêtant, faisant un sort à chaque mot excrété [...], vomissant devant leur table quelques mots où ils voient mille merveilles [...], rusés managers de leur génie constipé, tout persuadés de l'importance de leur pouahsie. » Qui connaît Albert Cohen sait qui il vise, citer des noms est superflu. Quand il entend « un idiot » parler à la radio « d'une importante déclaration d'un important chef d'État », il en tire la conclusion suivante : « Ce que ça peut m'être égal, leurs importantes déclarations. Ces futurs morts si dynamiques, c'est comique. »

Il est vrai que, au cours de sa vie, l'écrivain a connu des revers, à cause d'administrateurs à l'esprit étriqué, des déceptions dans l'amour qu'il vouait aux femmes. Il est également vrai que sa relation avec sa mère, à laquelle il adresse un seul reproche, celui de l'avoir abandonné en mourant, est et demeure le plus vibrant témoignage d'amour d'un fils pour sa mère (très différent de celui que Barthes allait vouer à sa mère dans son *Journal de deuil* [1977], vingt-trois ans après la publication

du *Livre de ma mère*), toujours enflammé, impétueux, démesuré, jamais comblé. Comme en ce jour où Cohen avoue être « fou de mort, partout la mort, et ces roses sur ma table qui me parfument tandis que j'écris, affreusement vivant, ces roses sont des bouts de cadavres. » Il les jette par la fenêtre, un vieille femme les ramasse : « Elle ne sait pas que j'ai voulu, enfant impuissant, prendre la mort à la gorge et tuer la mort. »

Ce livre d'Albert Cohen sur la mort de sa mère résume en grande partie les recherches menées par Elias Canetti, un projet qu'il n'a pas pu mener à terme. L'un et l'autre ont voulu « tuer la mort », chacun a érigé un monument à la mémoire de sa mère, l'une, Louise, d'une « humble majesté », l'autre, Mathilde, une reine qui a aidé son fils à se montrer digne de son père.